

figurines de Saxe, alternant avec des bronzes japonais, des ivoires sculptés et fouillés.

Puis une chaise longue, un énorme divan, des fauteuils, des poufs d'un moelleux capitonné, invitaient partout à s'asseoir.

Un des grands côtés du salon était transformé en atelier de peinture. Deux chevalets se voyaient dressés ; une table, des palettes, des pinceaux, toute une boîte de vessies et de tubes de couleurs.

Puis tout un matériel complet pour l'aquarelle, avec des blocs de papier Watmann et Harding de toutes les dimensions.

Enfin, en cherchant et en fouillant partout, Fabienne finit par découvrir un cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher, avec tout le confort très compris que peut désirer un être habitué à tous les soins les plus minutieux et les plus délicats.

Quand nous aurons dit que le salon était tendu d'une soie d'un bleu céleste, capitonné de haut en bas, que nous aurons ajouté que la chambre à coucher, d'un satin japonais à deux tons, gris et mauve, s'accordait à ravir comme nuance avec un tapis d'Agra de haute laine, dans lequel on enfonçait jusqu'à la cheville, nous nous arrêterons en cette description étendue.

Enfin, et le mot vint de lui-même aux lèvres de Fabienne, émerveillée malgré elle de ces splendeurs, de ces trésors :

— Mais c'est le palais de la Belle au Bois dormant.

Hélas ! en ce réduit quelque spacieux, quelque féerique qu'il pût être, n'était-ce pas elle qui allait être condamnée à jouer le rôle de la princesse endormie !

Elle se tenait en contemplation, admirant sans réserve un bronze placé sur la cheminée du salon et représentant l'Amour mourant, un Cupidon percé d'une flèche, dont elle avait vu l'original au Musée de Dresde, lorsque brusquement elle se retourna.

Une voix gutturale venait de lui adresser la parole en allemand correct, bien que prononcé avec un accent étrange :

— Son Excellence pourra-t-elle se trouver bien ici ?

La stupeur de Fabienne ne pourrait se définir.

Elle avait devant elle la bohémienne, la Tzigane, la femme aux ours !

Bien belle ! ainsi qu'elle l'avait reconnue la première fois qu'elle l'entrevoyait, encadrée par les balustres de la roulotte, en face de la grille de la Blancarde.

Ses grands yeux de velours bleutés, tant ils étaient noirs, disaient à la fois, la duplicité, la férocité, l'astuce. Dans les ondulations du corps de cette fille, glissant sans bruit sur le tapis, il y avait comme des assouplissements de panthère, en même temps que des ondulations de couleuvre.

Une robe de satin à large raies jaunes et rouges s'enroulait autour de son corps souple. Sa coiffure en soie, également rayée, donnait une tête de sphinx à cette créature qui semblait descendre de l'un de ces bas-reliefs des sarcophages de la Haute-Egypte.

Un parfum pénétrant s'échappait de tout son être, et ses petits pieds nus étaient chaussés de babouches en velours, brodées de pasquilles d'or et de perles.

Il a été dit déjà que Mlle Chaligny possédait au suprême degré le don de langues, et qu'elle parlait couramment l'anglais, l'italien, l'allemand.

Elle avait donc parfaitement compris la question qui venait de lui être posée.

Mais, comme elle tardait à répondre, la bohémienne reprit en italien corrompu, toujours accompagné du même accent guttural, sa demande qu'accompagnait une révérence infléchie et une mimique profondément servile.

Après un temps employé à considérer attentivement cette étrange créature, Fabienne finit par lui répondre en pur idiome germanique :

— Comment osez-vous m'interroger ainsi ?... Comment pouvez-vous supposer que je me trouve bien dans une prison ?...

— Bien des hommes et des femmes seraient trop heureux encore d'habiter ce que Votre Excellence vient d'appeler une prison !...

— Enfin ! suis-je libre ?...

— Libre d'aller et venir, d'agir à votre fantaisie... Oh oui ! entièrement libre.

— Libre de partir ?... d'aller retrouver les miens qui me pleurent ?... qui me croient morte !...

Et des larmes lui montèrent à la gorge.

La Tzigane ferma les yeux, haussa légèrement les épaules, puis impassible :

— Non, Excellence ! Tout, excepté ce que vous venez de dire.

— Alors, je suis prisonnière ?

La Tzigane s'inclina, et citant un proverbe oriental :

— Nul n'échappe à sa destinée.

Fabienne eut honte d'elle-même, de laisser voir sa faiblesse d'un moment à cette fille, et se détourna précipitamment pour cacher ses larmes.

— Que Son Excellence n'ait pas de chagrin. Les larmes brûlent

les yeux et rident les joues. On doit subir ce que l'on ne saurait empêcher.

— Mais pourquoi m'a-t-on enlevée ?

— Je ne puis répondre à Son Excellence.

— Mais je suis riche... Mon père est très riche... Il donnerait une fortune à celui ou à celle qui me ramènerait à lui. Rien ne lui coûterait.

Un lent mouvement de tête négatif fut cette fois la seule réponse du sphinx.

En même temps, dans les yeux ignés de la Tzigane, Fabienne pouvait lire une profonde terreur.

— Si je suis prisonnière, si je ne puis retourner auprès des miens, pourquoi êtes-vous venu me trouver ?

— Pour présenter à Son Excellence son humble servante.

— Vous êtes ma servante, vous ?...

— Oui, mademoiselle.

— Non ma servante, mais ma géôlière.

— Qui vous dit — et une expression farouche passa, tel un éclair, sur le visage hronzé du sphinx — qui vous dit que, moi aussi, je ne suis pas prisonnière.

— De qui ?

— Impossible de vous répondre.

— Pourquoi ?

— Toutes les calamités, toutes les tortures viendraient à l'instant fondre sur moi... Et il m'en coûterait plus que la vie !...

— Alors, vous êtes quoi ?...

— Votre servante, Excellence, je vous l'ai dit.

— Comment vous appelle-t-on ?

— Zorka.

— Quel âge avez-vous ?

— Zorka l'ignore... Que lui importe ?... Qu'a-t-elle besoin de savoir son âge, quand l'heure sera venue pour elle de s'envoler pour le pays des songes. Elle subit sa destinée, elle !

— C'est une leçon, se dit Fabienne, que puis-je avoir à craindre de cette étrange créature ?

Néanmoins, bien que Mlle Chaligny sût bien à l'avance qu'elle n'obtiendrait pas de réponse, elle ne put barrer passage à la question qui lui vint aux lèvres :

— Quel est donc le maître ici ?

— Je ne puis dire son nom... C'est le maître !...

— Et où est-il ?

— Je ne sais.

— Quand le verrai-je ?... Quand se fera-t-il connaître ?...

— Jamais, sans doute.

— Mais le pourquoi de ce crime ?

— Je ne sais...

Et comme si Zorka avait lu au fond du cœur de Fabienne les inquiétudes qui la dévoraient, la Tzigane reprit :

— Tout ce que je puis assurer à Son Excellence, c'est qu'en cette maison, où elle va désormais résider, son honneur non plus que sa vie ne sauraient courir aucun danger.

Bien que Mlle Chaligny ne dût tenir qu'un compte absolument négatif des affirmations de cette fille, cette assurance l'étonna fort.

— Elle ment, se dit-elle, elle veut endormir ma méfiance.

Et aussitôt, elle songea à ses épingles d'or, et se promit de veiller sur elle.

Zorka attendait toujours que Fabienne eût terminé son interrogatoire.

Un regard luisant coula entre ses paupières, et, comme Mlle Chaligny se taisait, elle revint à la charge.

— Son Excellence est belle ! Belle à rendre fous les saints des saints, mais ici, j'en fais serment par tous ceux du Paradis, elle n'a rien à redouter... ni à craindre aucun outrage.

— Nous verrons bien ! gronda la jeune fille entre ses petites dents serrées.

— Alors, reprit-elle tout haut, vous ne pouvez me dire où je suis ?

— Non ! Autant vaudrait vous répondre... au bout du monde...

Là où personne ne saurait venir vous chercher, là d'où vous ne pourriez sortir, à moins d'avoir des ailes... Là où je suis moi-même à côté de vous... alors que Zorka voudrait, comme ceux de sa race, courir le monde et marcher au-devant du soleil.

Ces paroles énigmatiques étaient prononcées avec un indéniable accent de tristesse.

Puis la Tzigane reprit encore, tandis que ses mots sombraient, que sa voix adoucie ressemblait maintenant à un vague murmure :

— Tout ce que Zorka pourra faire pour sa nouvelle maîtresse, avec joie elle l'accomplira. Son Excellence est si belle !... Elle doit être bonne aussi... Elle ne sera pas méchante pour la pauvre Zorka qui n'est qu'un malheureux lierre attaché à la roche au pied de laquelle il a poussé.

— Alors, si Zorka est malheureuse, pourquoi ne veut-elle pas